

L'aventure fulgurante du commencement

La forme poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand, sous la direction de Charles LeBlanc, José Corti, 759 p.

Morgan Gaulin

Number 197, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, M. (2004). L'aventure fulgurante du commencement / *La forme poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand*, sous la direction de Charles LeBlanc, José Corti, 759 p. *Spirale*, (197), 39–40.

L'AVENTURE FULGURANTE DU COMMENCEMENT

LA FORME POÉTIQUE DU MONDE. ANTHOLOGIE DU ROMANTISME ALLEMAND

Sous la direction de Charles LeBlanc, José Corti, 759 p.

CETTE ANTHOLOGIE, dirigée par Charles LeBlanc, emprunte son nom à une formule de Novalis, « *Poetische Weltform* ». Professeur à l'Université du Québec en Outaouais, traducteur de Lichtenberg, de Kierkegaard et de Friedrich Schlegel, C. LeBlanc a élaboré l'ouvrage en collaboration avec Laurent Margantin, chercheur à Tübingen et auteur d'un ouvrage sur la science de la terre chez Novalis, et Olivier Schefer, chercheur à Paris I, auteur de la *Poésie de l'Infini. Novalis et la question esthétique*, et responsable de la traduction française — en cours — de l'oeuvre philosophique de Novalis.

Une typologie

Il faut d'abord saluer la tâche herculéenne de Charles LeBlanc, qui consiste à expliciter quelques traits fondamentaux du romantisme allemand. Herculéenne, disons-nous, puisque le romantisme « ne tient pas en une formule ou en un axiome ». Il était donc nécessaire de faire le tour du jardin et de se plonger les mains dans les profondeurs de la terre.

Charles LeBlanc insiste sur la polysémie du terme « romantisme », à la fois anglais, allemand et français; politique, musical, littéraire, religieux et philosophique. L'auteur rappelle qu'il y a eu un premier, un second et un troisième romantisme allemand. L'anthologie présentée ici est consacrée au premier romantisme (*Frühromantik*), terme auquel nous ajoutons ceux de *Hochromantik* (que nous traduisons par « moyen-romantisme » et non « second ») et de *Spätromantik* (que nous rendons par « romantisme tardif »), et que nous empruntons à l'historien allemand Rudolf Haym. Les critiques, depuis Haym, Heinrich Heine et Wilhelm Dilthey, se sont tous opposés dans leur tentative de formuler une définition systématique et définitive du romantisme. Carl Schmitt s'aventura même, non sans mérite, à essayer de démontrer que le romantisme allemand fut un « occasionnalisme renversé ». Mais de quel romantisme parlait-il exactement? De la première philosophie de Schelling, du romantisme religieux de Schleiermacher? Charles LeBlanc prend aussi soin de démanteler certaines définitions trop répandues et fort certainement beaucoup trop télégraphiées, comme celle qui

clame que le romantisme représenterait la victoire « de l'homme de l'imaginaire sur l'homme de l'entendement » (Georges Gusdorf). Une telle définition oblige à fermer les yeux sur l'épistémologie, la logique et la science romantique, et sur le rôle du *Gefühl*, rendu par le terme français de « sentiment », mais qui n'a rien à voir avec une prégnance du sentimentalisme sur le rationalisme. Le romantisme allemand, dans sa toute première phase de développement, n'a rien à voir avec le sentiment de défaite que les romantiques français ont expérimenté aux lendemains de la Révolution et, pour nous en convaincre, il suffit de considérer la critique que Gusdorf adressa à la philosophie kantienne.

Le postkantisme

Kant a établi une différence, qui a semblé pour un moment insurmontable, entre la pensée, d'une part, et la chose-en-soi, d'autre part. Notre connaissance, elle, n'arrive pas à rétablir leur adéquation, leur concordance, pour parler comme Empédocle. Kant conclut alors à une division — nette et catégorique — entre l'intellect et la sensibilité. S'ensuit, d'abord, l'impossibilité pour l'esprit humain de connaître la vérité (ce sera toutefois une tout autre critique que formulera Windelband) puis la nécessité de dépasser cette dichotomie entre la pensée et la chose-en-soi. Sont alors présentés par Charles LeBlanc plusieurs textes philosophiques d'auteurs peu connus du lectorat francophone, Reinhold, Schulze et Salomon Maimon, et qui ont en commun de proposer des alternatives ou des prolongements critiques de la philosophie kantienne, tout particulièrement en ce qui a trait au problème du nouménal. Une des positions les plus surprenantes du postkantisme fut tenue par Salomon Maimon, qui alla jusqu'à refuser l'existence de la chose en soi kantienne à laquelle il imposa le statut de non-chose (*Unding*). Ainsi, pour Maimon, les objets ne sont jamais donnés à l'entendement, une fois pour toutes et de manière totale; ils doivent plutôt être considérés dans leur constitution progressive, lente, comme s'ils étaient condamnés à demeurer flous. Afin d'expliquer ce flou, Maimon utilise la notion mathématique de *différentiel* : tout noumène serait le différentiel

d'un objet, alors que le phénomène en serait le dérivé. Il nous est donc impossible, du point de vue de l'entendement, d'arriver à penser les objets autrement que comme objets se constituant progressivement.

La science

Nous nous retrouvons encore plus loin des définitions usuelles du romantisme si nous acceptons de prendre en considération sa science! Laurent Margantin insiste pour invalider l'idée reçue selon laquelle le romantisme ne serait qu'une réaction malade aux Lumières. À cet effet, nous devons lire attentivement ses propos, surtout en ce qui concerne ce qu'il nomme l'« empirisme actif » des romantiques. Il s'agit bien évidemment d'un terme surprenant pour qui n'a pas côtoyé les textes philosophiques de Goethe. L'expression « empirisme actif » a été découverte par Novalis, alors qu'il lisait Goethe, mais pas n'importe quel Goethe, non!, le Goethe épris de science et surtout de juste mesure et de rationalité, celui de la théorie des couleurs et de la morphologie des plantes. Novalis, à sa suite, tente d'élaborer ce qu'il appelle un « calcul expérimental », dans lequel la pensée et la perception s'uniraient à partir d'un symbolisme de type mathématique et algébrique. À ce propos, lorsque nous nous intéressons aux ouvrages qu'a pu lire Novalis, nous voyons d'abord qu'il s'est mis à la lecture de la *Théorie des fonctions analytiques* de Lagrange, et que son esprit ne cessa de travailler à établir ou à exprimer l'Infini à partir de la combinatoire qui y est développée. Nous voyons donc, à la lumière de cette attention accordée à la perception, que le romantisme ose prendre la matière au sérieux; le grand Schelling a d'ailleurs consacré sa première philosophie à la nature et tout spécialement à l'« organicité » de la pensée spéculative qui tend sans cesse à se reconnaître comme un agent actif au sein de la nature. Schelling parle alors de l'esprit comme d'une sorte de double de la *natura naturans*. Il ira même, notons-le, jusqu'à opposer sa *Naturphilosophie* à la philosophie transcendantale de Fichte, en posant la nature comme ce qui est entièrement autonome, « als das Selbständige », et qui impose une réelle « entrave » (*Erregung*) à la pensée.



Dominique Paul, *Neal, incarnation 1, La série des Avatars*, 1999. Photographie couleur, modèle, 68 × 48 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Eric Devlin.

Laurent Margantin a inclus dans l'anthologie un texte d'un auteur fort peu connu, J.W. Ritter, né en 1776, un physicien venu de la pharmacologie. Codécouvreur du galvanisme avec Volta, il aurait logé à Weimar en compagnie d'un autre grand scientifique, Henrik Steffens, futur disciple de la *Naturphilosophie* de Schelling, dans la *Haus am roten Turm* (la Maison près de la Tour rouge) que fréquentait le mystérieux Clemens Brentano, oncle du philosophe Franz Brentano, alors étudiant en pharmacie et en voie de devenir *Hochromantiker*. Novalis se nourrit des découvertes de Ritter, et Goethe se félicitera de ces travaux. Le texte présenté par Laurent Margantin — « Fragments posthumes tirés des papiers d'un

jeune physicien » — montre Ritter discutant de la Terre comme du système complet de la chimie parce que, fait-t-il valoir, tout système solaire est l'équivalent d'un système chimique. Une planète est alors considérée en tant que substance particulière; le soleil, lui, est défini comme « *le fer des planètes* ». Pour comprendre cette curieuse définition, il nous faudra sans doute au cours des prochaines années retourner aux écrits qu'il a consacrés au galvanisme et, particulièrement, à ses essais sur la chaîne galvanique et son action, sur la mise en contact d'éléments organiques et inorganiques.

Le tracé proposé par *La forme poétique du monde*, s'il peut nous sortir du marasme pathétique d'une conception ridiculement « plate »

et étriquée du romantisme, aura déjà atteint un but moral élevé. S'il arrive en outre à nous faire reconsidérer l'épistémologie des *Frühromantiker* — concept à propos duquel Charles Leblanc rappelle qu'il est peut-être le mieux à même de traduire « *l'aventure fulgurante du commencement, la beauté déchirante de l'aube, les espoirs absolus de la jeunesse [...]* » —, sa force naturelle et sa puissance métaphysique, toute tournée qu'elle est vers l'Infini, ce terme qui occupe, tel que le rappelle Olivier Schefer, la plus grande partie de l'activité romantique, alors, l'anthologie aura réussi un coup de maître pour le monde francophone.

MORÇAN GAULIN